

LE PROSPECTUS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE

Entre la *Gazette de Québec* et la *Gazette littéraire de Montréal* qui paraît en 1778, l'antinomie est complète, ou peu s'en faut : celle-là accordait dans ses colonnes la plus large hospitalité aux nouvelles provenant des quatre coins du monde, celle-ci s'en tiendra aux papotages et aux petites querelles académiques des grands esprits montréalais du temps ; celle-là exhibait force réclames et annonces, celle-ci en sera presque toujours dépourvue ; celle-là s'est gardée comme de la peste de toute discussion stérile ou interminable, celle-ci portera sur ses épaules les ailes cassées de tous les minuscules moulins à vent contre lesquels ses rédacteurs se sont battus ; celle-là est une entreprise commerciale, celle-ci ressortit exclusivement à la littérature. L'amateur non averti peut donc tout de suite augurer de ce rapprochement un résultat inévitable : celle-là aura une longue vie et celle-ci connaîtra une existence éphémère. C'est bien ce qui arriva, puisque la *Gazette de Québec* vécut cent ans et plus, alors que la *Gazette littéraire de Montréal* passa de vie à trépas après deux années seulement d'activité, pour renaître, il est vrai, en 1785, mais revêtue d'une forme bien différente et animée d'un esprit nouveau.

En voilà donc plus qu'il n'en faut pour démontrer que les deux hebdomadaires canadiens ne sont pas logés aux mêmes enseignes. Mais la liste des oppositions n'est pas close : les plus importants contrastes n'ont pas encore été signalés. La *Gazette de Québec* était dirigée par des Anglo-Saxons ; ce sont deux Français de France qui présideront aux destinées précaires de la *Gazette littéraire de Montréal*. La première était bilingue ; la seconde sera intégralement française. Nous entrons donc dans la deuxième phase du journalisme au Canada : la phase française de 1778, trait d'union entre la phase bilingue de 1764 et la phase canadienne de 1806.

Mais quels sont donc les animateurs du nouvel hebdomadaire de Montréal ? Ils répondent aux noms de Fleury Mes-

plet et de Valentin Jautard. Un mot sur la vie de l'un et l'autre de ces pauvres diables ne sera pas hors de propos.

Né dans les environs de Lyon vers 1735, au moment où l'astre ascendant du voltairianisme et de l'Encyclopédie attire nombre de regards, Fleury Mesplet ne tarde pas à devenir démocrate républicain et libéral ; petit bourgeois, ou plutôt bon ouvrier frotté de littérature et de libre pensée, il épouse une certaine Marie Mirabeau, excellente femme qui, semble-t-il, ne lui laissa pas d'enfants.

Vers 1773 — Mesplet était donc âgé de trente-huit ans — la situation économique grosse de périls en France oblige le futur imprimeur du premier journal montréalais à s'exiler à Londres. Il y rencontra Benjamin Franklin. L'éminent Américain se rendit compte sur-le-champ du bon parti qu'il pourrait tirer de la présence d'un imprimeur français en terre américaine, à quelques centaines de milles du Canada français où certains mécontents ne demandaient pas mieux que de secouer le joug britannique. Après un accord intervenu entre l'Américain et le Français, Fleury Mesplet monta à bord d'un vaisseau devant cingler vers l'Amérique : en 1774, il foulait le sol de Philadelphie.

Cette même année, il publia à Philadelphie la fameuse « Lettre adressée aux habitants de la province de Québec, ci-devant le Canada, de la part du Congrès général de l'Amérique septentrionale tenu à Philadelphie ». On sait que cet appel à l'insurrection n'obtint pas, en terre québécoise, le succès que les Américains en avaient escompté.

Dès 1775, il fit un premier voyage à Québec où il séjourna peu de temps ; il ne put, semble-t-il, y découvrir beaucoup de néophytes vouant à la révolution américaine et à l'indépendance canadienne un culte qui parvenait à les enfiévrer. Il rentra donc à Philadelphie en passant par Montréal.

En février 1776, le Congrès américain vota une somme de \$200 qui devait être affectée aux dépenses occasionnées par l'installation d'une presse au Canada. Fleury Mesplet fut chargé de cette mission et c'est à Montréal qu'il décida de tenter fortune. Mais, les événements défavorables aux Américains se précipitant, Mesplet se trouva un beau matin — exactement le 18 juin 1776 — incarcéré dans la prison de Montréal pour avoir pactisé avec les ennemis du Roi de la Grande-Bretagne et du Canada.

Bientôt relâché, Mesplet persista dans son dessein de s'établir à Montréal, non plus en sa qualité d'agent des Américains, mais à son propre compte. Et c'est ainsi que le mercredi, 3 juin 1778, paraissait sous le titre de *Gazette du commerce et littéraire* le premier hebdomadaire qui ait vu le jour à Montréal.

Mesplet s'était adjoint un rédacteur en chef dans la personne de Valentin Jautard, avocat d'origine française lui aussi, qui passa en Amérique vers 1768. Si Mesplet était ce que nous appellerions aujourd'hui un primaire, Jautard au contraire se piquait d'une culture étendue : il aimait ferrailler contre les juristes, lancer des brocards aux savants, marcher sur les plates-bandes des féministes avant la lettre, alors peu nombreux mais remuants ; il ne lui déplaisait pas de se constituer critique littéraire — le premier sans doute qui, pendant quelques mois, ait tenu école au Canada français — et de donner des fêrules aux poètes ainsi qu'aux prosateurs poussifs du temps. En outre, il maniait la plume avec un rare bonheur. Bref, il deviendra l'Éminence grise du cénacle... et l'âme damnée de l'innocent et bonasse Fleury Mesplet.

Ce Jautard était passé maître dans l'art de faire sa cour. Qu'on en juge plutôt par cette ode qu'il composa à l'occasion de l'arrivée du gouverneur Haldimand à Québec, le 8 août 1778.

Lorsque je vois une Province entière
Faire éclater un zèle aussi vif que sincère,
Sur un événement qui remplit tous ses vœux,
Moi seul je garderois un coupable silence ?
Dusse-je être sifflé, non, à mon tour je veux
Signaler ma réjouissance.
Apollon, je le sçais, m'a refusé ses dons ;
Mais quoi ? sans que sur le Parnasse
J'aie mendier une place
Qu'il n'accorde jamais qu'à ses chers nourrissons ;
Ne pourrai-je me faire entendre.
Non, je ne peux plus me défendre
Et résister à mon penchant ;
Reçois généreux *Haldimand*
Ce témoignage de mon zèle,
Ce n'est qu'une faible étincelle
Des doux transports dont mon cœur est épris.
Que d'autres dans de longs écrits
T'exaltent, & même sur la lyre,

Exercent à l'envi leur esprit, leurs talents ;
Pour moi je n'ai qu'un cœur, si l'on me voit écrire
Peu curieux d'Eloges & d'encens,
Ce n'est point pour que l'on m'admire,
Mais pour montrer ce que je sens.¹

Et dire que quelques mois plus tard le flatteur se verra écroulé et inculpé, par l'idole, d'outrages à la magistrature montréalaise ainsi que de propos irrespectueux et déloyaux tenus à l'égard des autorités civiles et religieuses du pays. Ça ne valait pas la peine, vraiment, de montrer ce qu'il sentait !

Mesplet et Jautard, qui vécurent aux crochets de leurs amis, s'adonnèrent-ils à la boisson ? Allèrent-ils eux aussi, hélas ! demander à la dive bouteille le remède à tous leurs maux, l'oubli des déconvenues, la trêve de petits complots qu'avaient ourdis d'anciens amis mués, par suite d'un article ou d'une lettre, en d'irréconciliables adversaires ? Il nous est loisible de le croire après avoir lu les *Mémoires de Pierre de Sales Laterrière*, et notamment le chapitre sixième de ce passionnant récit, où sont relatés avec sel et pittoresque les événements mélodramatiques survenus dans la vie de l'auteur vers la fin du XVIII^e siècle. Jetés en prison en 1779 sur l'ordre de Haldimand, alors gouverneur du Canada, les deux compères se trouvèrent nez à nez avec un autre détenu : Pierre de Sales Laterrière lui-même. De ces deux nouveaux compagnons d'infortune, l'auteur des *Mémoires* brosse quelques tableaux hauts en couleur qui en disent long sur le tempérament et les habitudes de M. l'imprimeur et de M. le rédacteur de la *Gazette littéraire*. On nous saura gré, sans doute, de reproduire ces lignes savoureuses.

L'éducation de ce Jautard était solide sans être accomplie. Il était satirique et sophistique comme un avocat, avec un front d'airain que rien n'étonnait, ivrogne, faux et menteur comme le diable et grand épicurien ; il haïssait tout ce qui était anglais, pour quelle raison ? je ne l'ai jamais pu savoir. En outre, il était plein de préjugés, jésuite surtout et fort mauvais ami. Mesplet différait de Jautard par l'éducation : son talent, c'était d'être ouvrier imprimeur ; il avait des connaissances pourtant ; mais il s'en faisait accroire et ne parlait que d'après son rédacteur ; d'ailleurs fourbe et menteur presque autant que celui-ci, et d'un génie méchant ; si son épouse, qui était très respectable, ne l'avait

1. La *Gazette littéraire*, numéro du 12 août 1778.

adouci, il aurait été coupable de bien des choses indignes d'un honnête homme.

.....

Des disputes s'ensuivirent, et à la fin, des coups. J'étais jeune et vigoureux. J'avais affaire à Jautard et à Mesplet ensemble, l'un ne m'attaquait pas sans l'autre, ou sans appeler l'autre à son secours ; heureusement que je les rossais tous les deux à mon aise : ils ne m'insultaient d'ailleurs que quand ils étaient ivres, c'est-à-dire presque toutes les après-midis, tirant sur le soir.

Voilà donc deux portraits bien campés même si, pour obtenir ce résultat, l'auteur a cru bon de décocher un trait aux Jésuites et aux avocats ! De ce témoignage qu'il serait imprudent de récuser, puisqu'il est confirmé par maints événements ultérieurs, retenons deux points : Mesplet et Jautard, qui s'entendent comme larrons en foire, paraissent être tout de même de mauvais coucheurs ; le premier obéit au doigt et à l'œil aux consignes du second. Ce sont eux qui, pendant deux années, imprégneront de leur esprit la *Gazette littéraire de Montréal*.

Cette pauvre *Gazette* ne fait pas trop vilaine figure dans l'armorial du journalisme français au Canada. Tout d'abord, elle ne comporte que deux petits volumes, deux incunables très portatifs et faciles à feuilleter. Ils sont bourrés de littérature ; ce fait si peu fréquent dans le Canada du XVIII^e siècle mérite de retenir l'attention des amateurs comme des spécialistes. Dès 1909, l'un des pionniers canadiens de la critique littéraire n'a pas manqué de tracer là-dessus une ligne de démarcation opportune. « On pourrait à la rigueur, dit-il, classer en deux catégories ces premiers journaux. Il y eut les journaux surtout politiques, ou d'information politique, comme la *Gazette de Québec*... et il y eut les papiers périodiques surtout littéraires, comme la *Gazette littéraire de Montréal*. »¹

Périodiques surtout littéraires ; c'est dire que leur creuset deviendra quelquefois le rendez-vous d'étranges mixtures et produira d'amusants alliages. Exemples ? Entre deux débats littéraires figurera, avec une parfaite désinvolture, une petite dissertation sur un « moyen de régler les montres tant simples qu'à répétition, par le sieur Julien Leroy, horloger du Roi ». L'imprimeur et le rédacteur ne s'excusent

1. Abbé Camille Roy : *Nos origines littéraires*, Québec, 1909, p. 61.

seront pas de porter quelquefois à la connaissance de leurs lecteurs des lettres privées — ou qui auraient dû l'être — et adressées aux jurisconsultes de Québec. En outre, que de problèmes d'arithmétique proposés à la sagacité des littérateurs canadiens-français alors que, même à cette époque, les lettres et les chiffres ne devaient pas faire bon ménage ! Que de logogrâphes insipides — mots croisés du XVIII^e siècle — et d'historiettes vécues, pleines de mordant ou d'inoïfensive malice très française !

Bref, de vieux documents palpitants d'intérêt qu'il fait bon consulter de temps à autre, ne serait-ce que pour échapper par l'imagination aux angoissants problèmes de l'heure. Feuilletter cette vénérable *Gazette littéraire de Montréal*, c'est ressusciter tout un passé émouvant, témoin d'une fermentation intellectuelle peu commune, c'est jeter un coup d'œil rétrospectif sur les premiers pas de la critique littéraire au Canada français, c'est visiter une exposition remplie d'objets d'étagère et de bibelots de toutes les espèces ; si le clinquant et la camelote tiennent plus de place que les œuvres d'art authentiques, on regarde quand même, on touche quelquefois... et, en somme, on ne regrette pas le voyage ! Prise à dose légère, la lecture et l'assimilation de la vieillesse *Gazette littéraire de Montréal* est agréable et lénitive.

Avant d'entreprendre ce voyage, il convient assurément de s'arrêter au point de départ et d'examiner à la loupe l'alléchant prospectus de Fleury Mesplet. Non pas qu'il s'agisse de décortiquer un chef-d'œuvre de prose française ! A ceux qui ne le sauraient pas encore, disons sans fausse honte que les origines littéraires du Canada français n'ont suscité aucune œuvre immortelle ; les amateurs d'anthologies perdraient donc leur temps et leur argent à compulsier ces pages souvent grises dans la double acception du terme. En effet, Fleury Mesplet, Valentin Jautard ainsi que leurs amis et leurs adversaires ne chercheront jamais à adoniser leur style. Si elle n'est pas toujours dépourvue de jeunesse et de fougue, si elle ne manque pas continuellement d'entrain et d'impétuosité, si elle est même souvent hésitante et marquée d'une certaine gaucherie qui, en l'occurrence, est plutôt un attrait qu'une lacune, cette prose des *Montréalistes* de 1778 supporte rarement l'examen du grammairien ou

du littérateur. Quant à la poésie — ou plutôt aux vers de commande — dont la *Gazette* est émaillée en certaines circonstances fortuites, ils n'ouvrent pas, comme bien l'on pense, une route à des chants nouveaux : aux lyriques, il manque l'essor du vol et les paroles de flamme ; aux satiriques, aux épigrammatistes, la promptitude à décocher le trait vengeur ; aux moralistes, le secret de dorer artistement la pilule ; aux paysagistes, la connaissance de la flore et de la faune du Canada ou encore l'art de dégager les lignes qui mettent en vedette tel aspect du paysage. Bref, tous ces versificateurs d'occasion n'ont pas le front fait pour le diadème de la haute poésie. Ils sont trop papillotants, méticuleux et tatillons pour monter avec prestesse sur ce Pégase qu'ils cajolent néanmoins à qui mieux mieux.

Et pourtant ! Ils m'attirent et me fascinent quand même ! Non seulement ne convient-il pas d'accabler ceux qui vécurent à l'âge héroïque de nos lettres ; il faut surtout les prendre et les étudier en bloc avec leurs rares qualités et leurs nombreuses insuffisances. La pratique de ces pionniers et de leur champ d'action ouvre des perspectives insoupçonnées ; elle incline les chercheurs à l'indulgence ; à tous, elle fournit de nouveaux motifs d'espérer en la survie du Canada français. Cette versification et cette prose en déshabillé ne seraient-elles pas aussi, en l'an de grâce 1939, l'antidote toute désignée contre le style épileptique du XXe siècle ? Ne craignons donc pas d'aller dans les sentiers les plus sauvages et les plus abandonnés des lettres canadiennes du XVIIIe siècle pour y récolter, avec beaucoup de bois mort et de feuilles sèches, quelques maigres fleurs de poésie d'une particulière senteur.

Après le prospectus de la *Gazette de Québec*, celui de la *Gazette littéraire de Montréal* est l'un des plus vieux imprimés au Canada français. O prestige d'une époque irrémédiablement abolie et d'objets inemployés sur lesquels le Temps, en artiste qu'il est, dépose une patine vénérable !

C'est donc le 3 juin 1778 que Fleury Mesplet fit assavoir « aux citoyens de la ville et du district de Montréal » qu'un hebdomadaire venait de naître. Les deux premiers paragraphes du prospectus sont ainsi conçus :

Messieurs,

L'établissement d'un papier périodique m'a paru, ainsi qu'à plusieurs, un projet qui mérite votre attention à tous égards. Par ce moyen, on facilitera le Commerce, on multipliera les Correspondances, on excitera ou on entretiendra une émulation toujours avantageuse. Le Citoyen communiquera plus promptement & plus clairement ses idées : de là le progrès des Arts en général, & un acheminement à l'union entre les individus. Il résulte plusieurs autres avantages pour la Société, lesquels vous sentez mieux que je ne les pourrois exprimer, & dont l'énumération seroit hors de place.

Les avantages ne sont pas moindres, eu égard aux intérêts particuliers : la facilité d'avertir en tout temps le Public des ventes de Marchandises, Meubles, ou biens-fonds, de retrouver des effets qu'on croit perdus, & rattraper les Nègres fuyards : d'annoncer le besoin que l'on peut avoir, d'un Commis ou d'un Domestique, & plusieurs autres, que la commodité qu'offre ce projet développera.

Constatation singulière : Fleury Mesplet, Français authentique, parle d'abord d'affaires, tout comme MM. Brown et Gilmore à Québec en 1764. Quelle cause assigner à ce fait ? Serait-ce l'influence du milieu, l'esprit pratique du promoteur qui, depuis son arrivée à Philadelphie, sait ce qu'il faut penser des rêves généreux sans attaches avec la réalité ? Serait-ce le désir d'imiter l'exemple de la *Gazette de Québec* qui poursuit sa carrière sans trop d'anicroches, en réservant dans ses colonnes une très large place aux questions d'ordre matériel ? On peut envisager là-dessus plusieurs hypothèses.

Mais chassez le naturel et il revient au galop. Mesplet ne serait pas Français s'il ne prisait pas les choses de l'esprit en général et les lettres en particulier. Aussi bien, voyez-le faire sans plus tarder amende honorable, si l'on peut dire. L'imprimeur anglo-saxon de la *Gazette de Québec* promettait, en 1764, de tromper l'ennui de nos pères au cours des hivers canadiens, en remplaçant les nouvelles — impossibles à obtenir — par des morceaux littéraires. En 1778, Fleury Mesplet tient un autre langage : désormais, les lettres ne feront plus figure de parents pauvres ou de bouche-trous.

Je me propose, ajoute-t-il, de remplir la feuille des avertissements publics, des affaires qui pourront intéresser le Commerce ; à quoi on ajoutera quelques morceaux variés de Littérature. J'ose me flatter que, si comme je l'espère, vous encouragez ce foible

commencement, vous verrez, Messieurs avec plaisir & dans peu, non seulement une Collection d'Avis & Annonces, mais encore un Recueil amusant & instructif. Je ferai tout mon possible pour me procurer des Pièces nouvelles, & je ne doute pas que ceci ne réveille le génie de plusieurs, qui, ou sont restés oisifs, ou n'ont pas communiqué leurs Productions, n'ayant pu le faire sans le secours de la Presse.

Réveiller le génie de plusieurs ! Ambitieux programme dont on ne pourra, hélas ! poursuivre l'exécution : en fait de génie, ce sera surtout celui de l'intrigue et de la discorde que l'on réussira à porter à son paroxysme ; il suffira, comme on pourra bientôt le constater, qu'on ait contrarié un tantinet le jeu ou le dessein de l'imprimeur ou du rédacteur pour s'attirer leurs foudres ou leurs sarcasmes. Et lorsque, le 2 juin 1779, les derniers grains du sablier se seront écoulés pour la *Gazette littéraire*, elle mourra dans un cliquetis de mots acerbes et de stériles controverses après avoir vécu des jours mouvementés.

Le quatrième paragraphe du propectus présente un vif intérêt aux sociologues de 1939, puisqu'on n'y aborde directement rien de moins que la question de la liberté en terre canadienne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

J'insérerai dans le susdit papier ou gazette, ajoute Mesplet, tout ce qu'il plaira à un ou plusieurs me communiquer, pourvu qu'il ne soit fait mention de la Religion, du Gouvernement ou de nouvelles touchant les affaires présentes, à moins que je ne fus autorisé du Gouvernement.¹

Pauvre Fleury Mesplet ! Pauvre bougre de journaliste du XVIII^e siècle qui veut résoudre la quadrature du cercle ou — ce qui revient au même — intéresser ses lecteurs en évitant de traiter tout ce qui les passionne ! Il est bien le contemporain de l'immortel Figaro, qui, tout juste un an auparavant, disait sur les planches françaises : « Pourvu que je ne parle ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni des personnes qui tiennent à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous la direction néanmoins de deux ou trois censeurs. »

1. Disons de nouveau, et une fois pour toutes, que les textes de la *Gazette littéraire* reproduits dans cet ouvrage ne seront pas émondés de leurs erreurs ou de leurs incorrections de style.

A n'en pas douter, la liberté était alors renfermée dans d'étroites limites, en Europe comme au Canada. Et la permission du Gouvernement canadien n'était pas un vain mot. Le 29 juin 1778, ordre fut intimé à Mesplet et à Jautard de quitter la province avant le 15 septembre suivant. En août de la même année, une pétition munie de la signature de quelques notables canadiens-français de Montréal eut pour effet de suspendre l'exécution de l'injonction du gouverneur. Cette suspension était toutefois assujettie à une condition : l'imprimeur soumettrait dorénavant tous ses textes à un censeur dont les décisions seraient exécutées et sans appel. Nous verrons que ces précautions ne réussirent pas longtemps à mettre une sourdine aux rododromades des deux nouveaux citoyens canadiens.

L'avant-dernier paragraphe du prospectus consigne une remarque qui, avec quelques articles ultérieurs en regard, ne manque pas de piquant.

Supposé, écrit Mesplet, que le titre de *Bureau d'Avis* ou *Gazette du Commerce et littérature*, que je me propose de donner à ce papier périodique soit trouvé par quelqu'un ne pas convenir, je recevrai le conseil que l'on me donnera à ce sujet.

L'avenir devait apporter la violation, puis l'accomplissement de cette promesse. Notons sans plus tarder que l'imprimeur n'a pas eu la main heureuse dans le choix du titre de son hebdomadaire. *Gazette du Commerce et de la Littérature* n'eût soulevé aucune objection ; *Gazette littéraire et commerciale* eût été acceptable. Mais *Gazette du Commerce et littéraire*, un nom modifié par un complément déterminatif, puis par un adjectif ! Quelle malencontreuse idée que celle de lancer une entreprise littéraire sous le signe d'une faute ou, tout au moins, d'une bizarre juxtaposition de termes.

Mais qu'on se rassure : ce titre ne passa pas comme une lettre à la poste. Exactement quinze jours après la naissance de l'hebdomadaire — c'est-à-dire le 17 juin 1778 — un hurluberlu qui signe *Mauvaise humeur* adresse au rédacteur la lettre qui suit :

Un certain critique, dit-on, a trouvé que le titre du Papier périodique qui est : *Gazette du Commerce & Littéraire*, ne convenoit pas ; il auroit dû & devoit donner les raisons de son opinion par écrit. Je serois curieux de savoir seulement s'il a du bon Sens.

Tant qu'il ne fera que parler, ce n'est rien ; qu'il écrive. Il me reste encore une plume, de l'encre & un quart de feuille de papier c'est plus qu'il en faut, & je suis à lui. J'approuve le titre, Moi.

Le 8 juillet — encore une autre quinzaine plus tard — un homme poli et prudent qui se dérobe aux perquisitions des chercheurs sous le pseudonyme du *Curieux honnête* met tout de suite le doigt sur le bobo. Avec des circonlocutions et des précautions oratoires, il dit quand même son fait à M. l'imprimeur. Sous couleur de seconder les efforts de Mesplet pour hausser le niveau intellectuel du Canada français, le *Curieux honnête* lui pose tout de go la question que voici :

Mon but dans cette lettre... n'est que celui de l'instruction, non pas tant pour les autres que pour moi-même : c'est un éclaircissement que je vous prie de me donner sur le Titre de votre Gazette. J'ignore les Regles de Grammaire & de l'élégance qui vous la font intituler *Gazette de Commerce & Littéraire*, préférablement à *Gazette de Commerce & de Littérature*. Je n'ai aucun doute que vous n'en ayez de bonnes quoique je ne les connoisse pas, & c'est le zèle que vous témoignez avoir pour l'instruction de la Jeunesse, qui me fait espérer avec la plus grande confiance que vous voudrez bien condescendre à ma demande & obliger par là un de vos plus sinceres Admirateurs.

Peut-on formuler une demande avec plus de politesse ? Si l'on n'a pas oublié que, dans son prospectus, Mesplet invitait les discussions utiles et les suggestions opportunes, on pourrait augurer sur-le-champ les meilleurs résultats de cette intervention. Ce serait mal connaître la nature humaine en général, et le tempérament de Mesplet en particulier. Il prend la mouche à tout propos. Qu'on lui décerne, en guise de conseils, des félicitations et des louanges : il se rengorge ; qu'on lui signale quelques lacunes, même en termes polis : il se renfrogne. Dans le même numéro, Mesplet donne au *Curieux honnête* une réponse qui équivaut à une fin de non-recevoir. Il esquive la difficulté grâce à un petit stratagème qui ne convainc personne. Son hebdomadaire s'intitule, comme nous l'avons déjà constaté, *Gazette du Commerce et littéraire*. Faute d'attention sans doute, le *Curieux honnête* a écrit *Gazette de Commerce* au lieu de *Gazette du Commerce*, ce qui permet à Mesplet de rétorquer : « Je pense que vous n'avez pas fait attention au

titre ; voilà ma réponse pour ce qui vous concerne. » Évidemment, plus fin que Mesplet n'est pas bête. Mais le point d'interrogation posé par le *Curieux honnête* n'est pas aboli pour autant.

Bientôt arrivera une solution inattendue du problème. Le 2 septembre 1778, l'hebdomadaire de Mesplet change de titre ; il fait peau neuve, si l'on peut dire. Il s'appelle tout bonnement et tout bellement : *La Gazette littéraire*. Mesplet se range donc à l'opinion du *Curieux honnête*, mais sans avis préalable, sans crier gare... ou remercier tout au moins celui qui, plusieurs mois auparavant, avait attaché le grelot. Il ne nous est donc pas loisible, en l'occurrence, de donner un bon point à l'auteur d'une telle mesquinerie. Se rachètera-t-il à la suite de cet incident ? Un examen circonstancié du journal le dira sans ambages. Pour le moment, remarquons avec satisfaction que dorénavant l'hebdomadaire sera connu sous le seul nom de *Gazette littéraire* : après trois mois de tergiversations, de minauderies et de petites déloyautés, Mesplet réussit enfin à arborer avec élégance, en 1778, l'étendard des lettres montréalaises.

Séraphin MARION,
de la Société royale du Canada.
